

COLLECTION DU DOMAINE PUBLIC

WIHLEM-TELL

VIGÉ, P. LUDOW

Monologue — 1864

RÉPLIQUE · TEXTE INTÉGRAL LIBRE & GRATUIT

NOTE D'ÉDITION & DOMAINE PUBLIC

*Cette œuvre dramatique appartient au **Domaine Public** universel. Libre de droits patrimoniaux, elle peut être lue, montée sur scène, imprimée et partagée en toute liberté.*

À propos de cette édition

Conçue pour le travail du comédien et la pratique du plateau, cette édition privilégie la lisibilité et l'aisance de mémorisation :

- **Confort de lecture** : Justification courte au fer à gauche pour alléger l'effort visuel et sécuriser le retour du regard.
- **Distinction immédiate** : Répliques en **Cormorant Garamond** et didascalies en **Inter**, évitant toute confusion à voix haute.
- **Repérage scénique** : Numérotation discrète toutes les 5 lignes et marges aérées de 20 mm pour les annotations de jeu.

L'application Réplique

Cette édition vous est offerte par **Réplique**, l'outil d'apprentissage des textes créé pour les comédiens et les metteurs en scène.

L'application vous accompagne dans l'apprentissage de vos rôles grâce à un parcours progressif (textes à trous, masquage par initiale, récitation au micro) et un **mode Italienne** qui vous donne la réplique au bon tempo, secondé par un souffleur discret en cas d'hésitation.

Répétez vos textes et retrouvez nos éditions sur

www.replique.pro

SOMMAIRE

 Cliquez sur un acte pour y accéder directement

WILHELM-TELL	5
---------------------------	----------

WILHELM - TELL

MONOLOGUE

(La scène représente le «chemin creux » de Kussnacht (Die Hohle Gasse) qui conduit au château de Gessler nommé par lui-même Bride-Urie (Zwing-Uri). C'est un défilé entre deux rocs de granit dont l'un offre une large brèche, à travers laquelle apparaît le lac des Quatre-Cantons. Williem-Tell, assis sur Un tronc de sapin, semble absorbé dans ses réflexions. Son regard, profondément mélancolique, fixe dans le lointain les tours d'Altorf qu'on aperçoit à l'extrême horizon. Sa main gauche serre convulsivement son arc sur sa poitrine, tandis que la droite soutient sa tête. Il se lève, explore d'un long regard le site désert qu'il semble lentement reconnaître, et, dressant sa tête énergique, commence ainsi :)

(Avec une tristesse calme :)

(Avec énergie :)

(Il s'arrête, il écoute du côté du lac :)

(Avec enthousiasme :)

(Écoutant encore :)

(Pieusement :)

(Réfléchissant :)

(Avec attendrissement :)

(Tell, avec vivacité :)

*(Avec conviction, et brandissant le trait qu'il a pris avec son arc en quittant la
barque :)*

(Tell se rapproche de la brèche; il écoute, et, tout à coup :)

(Invocation :)

*(À ce moment, sur la brèche, paraît Gessler. — Tell vise, tire, voit tomber le ty-
ran et s'écrie :)*

LE RÉCITANT

Plaines et monts, grands lacs, abîmes et sommets ;
Vents qui soufflez du ciel, voix sombres des forêts,
Je vous prends à témoin de ses crimes. Nuages
Qui passez sur mon front, vous vîtes ses outrages.
Soleil, voile la face ardente : il ne faut pas
Que tes rayons divins éclairent son trépas.
Un tyran doit mourir dans la honte et dans l'ombre ;
Je voudrais que d'un pôle à l'autre, tout fût sombre.
Pour demain, astre-dieu, réserve tes clartés :
Aujourd'hui, nous pleurons toutes nos libertés.
Nos libertés ! L'antique cl pieux héritage
Que nos aïeux avaient augmenté d'âge en âge,
Ce trésor précieux d'honneur immaculé,
Qui, depuis les Rhétiens, s'était accumulé ;
Oui, la gloire et l'orgueil de l'Helvétie, un traître,
Gessler, pour les Habsbourg, s'en est rendu le maître.
Ô fils aîné de Dieu, Soleil, tu vis jadis
Les légions de Rome envahir ce pays.

5

10

15

De César, le Géant, et de sa grande armée,
 Tu vis, sur nos rochers, pâlir la renommée. 20
 Souviens-toi ! le ruisseau, pour féconder son champ,
 Au lieu d'eau, charria de la chair et du sang ;
 Souviens-toi ! Lors du choc de la dernière attaque,
 Quand le sol ne fui plus qu'un immonde cloaque,
 Où vainqueurs et vaincus trébuchaient, énervés ; 25
 Quand les derniers Rhétiens tombèrent, bras levés ;
 On entendit, au loin, les voix de leurs compagnes,
 Accourant en chantant l'hymne de nos montagnes,
 Et le vainqueur, surpris, s'enfuit, épouvanté
 Par ces femmes de coeur chantant la liberté. 30
 C'est d'un passé splendide une page entre mille !
 De nos jours, bon soleil, l'Helvétie est débile.
 Un orgueilleux laquais, Gessler, donne des lois
 À ceux qui tenaient tête aux Romains d'autrefois,
 Et les derniers Rhétiens marchent, chargés de chaînes, 35
 Conduits par les valets des milices germanes.
 Quelle honte !
 Et demain, tu nous verrais encor
 Soumis, humiliés par ces fats couverts d'or ?
 Bonshommes de velours, coeurs et cervelles vides ? 40
 Non, soleil généreux. Parmi les plus stupides,
 J'ai choisi le plus lâche et le plus criminel,
 Gessler ! Et son arrêt est descendu du ciel.
 Je vais, dans un instant, auprès de cette brèche,
 L'envoyer en enfer traversé d'une flèche. 45
 Les échos du vallon s'éveillent sous leurs pas,
 Mais j'ai Dieu pour complice, ils ne m'atteindront pas.
 Conjurés du Grulli, fiers esprits, bras robustes,
 L'oeuvre marche ! Élevez vers Dieu vos fronts augustes.
 Furst, Melchtald, Stauffacher, vaillante trinité, 50
 Le ciel compatissant nous rend la liberté.
 Frères, c'est le Très-Haut qui, pour sauver la Suisse,

M'a retiré vivant du fond du précipice,
 Et m'a conduit ici libre, armé, seul, mais fort,
 Pour attendre Gessler et le frapper de mort. 55
 Ils montent lentement, mais ils montent.
 Ô patrie !
 Ô terre de héros par l'étranger flétrie,
 Tu vas être vengée ! - Ô mère des aïeux,
 Helvétie, avec nous, tourne-toi vers les cieux. 60
 C'est là qu'est le secours, c'est là qu'est la puissance ;
 C'est Dieu qui par mon bras t'offre la délivrance.
 Suisse esclave, à genoux ! Enfants, tendez les bras :
 La sainte Liberté va descendre ici bas.
 J'ai pris beaucoup d'avance, et la meute en déroule 65
 S'attarde à me chercher aux angles de la route ;
 H faut que mort ou vif on me trouve. - Tyran,
 Ton glas funèbre sonne à l'éternel cadran ;
 Abandonne la proie et viens mourir ; c'est l'heure !
 11 faut, comme l'agneau, qu'à son tour le loup meure. 70
 Il s'obstine à m'avoir ; il fouille chaque coin.
 Vous prenez, Monseigneur, un inutile soin,
 Celui que vous cherchez vous attend. — Venez vite.
 Un chasseur noble, fi ! Prendre le lièvre au gitc?
 Cette fois, c'est bien lui, je reconnais sa voix. 75
 Mon coeur bondit d'espoir et de crainte, à la fois.
 Donc, je n'ai pas rêvé : - la barque, la tempête...?
 Gessler devait ce soir faire tomber ma tête ?
 Il me faisait conduire à Kussnacht, en bateau,
 Quand la main du Seigneur a fait soulever l'eau ? 80
 L'éclair brille, la foudre éclate et l'onde arrive
 Furieuse, poussant le bateau sur la rive.
 Je n'entends que des pleurs : Gessler crie, au secours !
 Mais l'orage redouble et les rochers sont sourds.
 La barque, au gré des flots, monte de cime en cime, 85
 Puis, descend en plongeant, rapide, vers l'abîme.

Gessler est pâle ; il tremble, il souffre mille morts ;
 C'est l'heure où le méchant compte avec le remords.
 Sa suite de soudards, de courtisans infâmes,
 Se croient déjà livrés aux éternelles flammes. 90
 De l'unique rameur, les bras insuffisants
 Ne sauraient conjurer le péril des brisants.
 C'en est fait ! - Une voix s'élève de la foule,
 Qui domine le bruit lugubre de la houle :
 — « En Suisse, dit la voix, il n'est qu'un homme, un seul, 95
 « Qui nous puisse arracher au funèbre linceul.
 — « Quel est-il ? » dit Gessler, que l'épouvante atterre.
 La voix répond : « C'est Tell. »
 — « Eh bien, qu'on le déferre. »
 J'étouffais sous leurs pieds et j'entendais leurs voix, 100
 Couvert de triples fers dont j'ignore le poids.
 Alors, Gessler, sur moi, penchant sa face blême,
 De ses fiévreuses mains me déferra lui-même.
 Je fus libre ! Et celui qui lit au fond des coeurs
 Me permit de cacher mes haineuses ardeurs, 105
 Lorsque, maître, à mon tour, de Gessler, de sa vie,
 De mourir avec lui, j'eus un instant l'envie.
 Ce ne fut qu'un instant. - Je sentis dans mon sein,
 Sous l'oeil de Dieu, germer un immense dessein.
 Mourir, quand l'Helvétie attend qu'une main ferme, 110
 A l'oeuvre des bourreaux vienne enfin mettre un terme ?
 Mourir avec Gessler ? Entraîner le vautour,
 Mais laisser les corbeaux se gorger à leur tour ?
 Mourir esclave, moi, Wilhem-Tell ? Impossible !
 Hermann Gessler de Brunck, Dieu, le maître invisible, 115
 Dieu, souverain seigneur des plus grands potentats,
 Pour qui peuples et rois sont égaux ici-bas ;
 Dieu ne veut pas, tyran, que, veuve et spoliée,
 Sur le gibet germain, la Suisse soit liée.
 Gessler ! Quel flot de sang s'épanche à ce nom-là. 120

Des tyrans d'autrefois, Néron, Caligula,
 Entretenaient, dit-on, d'insatiables bêtes,
 Qu'à grands frais on gardait pour les horribles fêtes,
 Où les martyrs chrétiens, aux yeux du peuple-roi,
 Sur le sable du cirque, expiraient pour leur foi. 125
 Quand la bête était lasse, on voyait, de sa stalle,
 L'empereur, vers l'arène, abaisser son front pâle ;
 C'était l'ordre. Aussitôt, un homme, armé d'un trait,
 Excitait l'animal, et le chrétien mourait.
 Les Romains dégradés riaient à pleine gorge. 130
 L'empereur d'Allemagne a ses bêtes, qu'il gorge.
 Un jour, le duc Albert, l'assassin de Nassau,
 Comme il manquait d'un tigre, a fait choix d'un bourreau
 Qui, plus cruel, cent fois, que la bête sauvage,
 Est aussi plus ardent et plus âpre au carnage. 135
 Ce bourreau, non, ce tigre affamé, c'est Gessler !
 Chaque jour de sa vie est mauvais. Stauffacher, —
 Un des trois du Grütli, - dont la voix inspirée,
 Sert de code et de juge à toute une contrée ;
 Dont le nom respecté, résume, avec éclat, 140
 L'honneur le plus constant et le plus délicat ;
 Stauffacher et les siens, assis devant leur porte,
 Devisaient, quand Gessler, suivi de son escorte,
 Vint à passer. - « À qui cette maison? » dit-il.
 Stauffacher, qui ne peut soupçonner le péril, 145
 Lui répond simplement : — « Gouverneur, c'est la mienne. »
 — « C'est la tienne, vilain, hurle Gessler, la tienne !
 « Eh bien, je m'en empare, au nom de l'Empereur !
 « Entends-tu, je la prends et te fais trop d'honneur.
 « C'est risible, vraiment, que semblables canailles 150
 « Se puissent abriter derrière des murailles.
 « Quand vous voudrez dormir, vous creuserez des trous
 « Dans les bois, comme font les renards et les loups. »
 Et comme le bailli passait pour un office :

« Bailli, je ne veux plus que le peuple bâtisse. » 155
 Puis, lançant son cheval au galop, il partit.
 Stauffacher l'a suivi des yeux, mais n'a rien dit !
 Il sait, l'homme de Schwitz, ce que vaut le silence,
 Quand on trame en son coeur un projet de vengeance.
 Chacun n'est pas ainsi silencieux, discret, 160
 Et pouvant dévorer un affront en secret.
 Baumgarten, par exemple, un homme à la main prompte,
 À qui sa femme, un jour, vint déclarer sa honte,
 Et comment le bailli de Rosberg, un barbon,
 Avait déshonoré son honnête maison. 165
 Baumgarten, dès qu'il sut de qui venait la tâche,
 S'habilla prestement, et, s'armant d'une hache,
 S'en alla, tout d'un trait, tuer le suborneur,
 Sans le moindre souci des gens du gouverneur.
 « Tu m'as déshonoré, bailli, moi, je t'assomme. » 170
 Il est bien entendu qu'on fit poursuivre l'homme.
 C'était un bûcheron, un pauvre hère, un rien ;
 Fallait-il se gêner pour lui prendre son bien ?
 Et le droit du Seigneur ? On l'oublierait, peut-être.
 Rien ne nous appartient, tout appartient au maître, 175
 Gens et choses ; cela, pour de bonnes raisons :
 Gessler prêche d'exemple en volant les maisons.
 Ce pauvre Baumgarten ! On était sur sa trace ;
 Les soldats l'allaient prendre au moment où je passe.
 C'était au bord du lac ; je détache un bateau. 180
 J'y pousse Baumgarten et gagne la pleine eau,
 Par un temps infernal de vent et de tonnerre.
 Baumgarten était sauf quand je revins à terre.
 Gessler m'a réclamé Baumgarten ce matin :
 Il manquait une proie aux crocs de l'assassin. 185
 L'aigle noir d'Allemagne est un monstre à deux têtes.
 Il faut deux estomacs à de pareilles bêtes ;
 Gessler et Landenberg ! Deux estomacs sans fond,

Où l'or du maître avec notre sang se confond.
Landenberg et Gessler font la même besogne : 190
Voler, piller, tuer, sans la moindre vergogne.
Voici le dernier trait du seigneur d'Unterwald :
Landenberg, traversant les champs d'Henri Melchtald,
Du vieux Melchlald, le saint, l'honneur de la patrie,
Que les quatre cantons ont en idolâtrie ; 195
Landenberg, traversant ses champs, vit, dans les blés,
Deux boeufs blonds, grands et gras, côte à côte attelés
- « Voici, par l'empereur ! Un superbe attelage.
À qui sont ces boeufs-là ? »
Melchtald quittant l'ouvrage, 200
On faisait la moisson, s'avance avec respect :
- « Seigneur, ils sont à moi. »
- « Toi, ver de terre abject,
Tu possèdes ces boeufs ? Tu mens, je les confisque. »
Melchtald ne répond rien ; il sait ce que l'on risque 205
À braver Landdnberg. - Le tyran d'Unterwald
Prend les boeufs et s'en va ; mais le fils de Melchlald,
Erni, coeur valeureux, tête ardente, âme fière,
Arrivait pour mener les boeufs à la litière,
Quand il les aperçoit, Landenber get ses gens, 210
Qui, près du grand chemin, s'avancent à pas lents.
Il comprend tout. D'un bond, il court à la charrue,
En arrache le soc, sur le voleur se rue,
Frappe au bras le valet qui retenait les boeufs,
Et, tirant le collier, les ramène tous deux. 215
Une telle action, si vaillante soit-elle,
Où l'Autriche commande, est cent fois criminelle :
Landenberg et Gessler condamnèrent Melchlald.
La suite de l'histoire est sinistre. Unterwald,
Dans un siècle d'ici, refusera d'y croire, 220
Et c'est la vérité, cependant, c'est notoire.
Landenberg, ne pouvant atteindre Erni qui fuit,

Au logis de Melchtald se transporta la nuit.
 Gessler, qui le suivait, fit rougir des tenailles.
 L'horreur de ce récit me glace les entrailles ! 225
 Lorsque le fer fut rouge, on prit le pauvre vieux,
 Et, sans compassion, on arracha ses yeux !
 Bon Melchtald ! Chaque nuit, surgit dans les ténèbres,
 Ce spectre préféré de mes songes funèbres.
 Il m'éveille, il me montre, avec ses doigts tremblants, 230
 De ses yeux arrachés les orbites sanglants.
 On arracha ses yeux ! Quel animal féroce
 Eut l'instinct monstrueux de ce supplice atroce ?
 Dieu n'en a pas créé.
 Lorsque vous trouverez 235
 Des cadavres meurtris, mutilés, déchirés,
 Portant, en traits hideux, la trace épouvantable
 D'un supplice étonnant, d'un tourment effroyable ;
 Si vous cherchez le monstre, auteur de tels forfaits,
 Retournez vers Altorf vos regards stupéfaits, 240
 Entrez à Zwing-Uri, suivez les cris de joie,
 Les refrains des chansons ; sous l'or et sous la soie,
 Parmi les grands seigneurs, vous le reconnaîtrez :
 C'est leur chef, c'est Gessler, tigre, à la face près.
 S'il est minuit, c'est l'heure où l'ogre se transforme ; 245
 Sa face est violette et son ventre est énorme ;
 L'ogre ronfle à crever son pourpoint de velours ;
 C'est ainsi qu'il prélude à ses fauves amours.
 Minuit ! L'heure où la goule au vampire se livre,
 C'est l'heure du bonheur pour Gessler, il est ivre ! 250
 Il chante que la mort est sa maîtresse. Il rit ?
 C'est qu'il rêve en dormant que le monde finit.
 Il rit plus fort ? Alors, c'est que sans doute, en songe,
 Il voit nos lacs en sang et se croit une éponge.
 Est-ce un homme ? Non. Dieu, pour punir les méchants, 255
 Dans un jour décolère, inventa les tyrans.

Il mêla, dans leur coeur, la folie et la rage,
 Et par pure pitié les fit à son image.
 Mais on les reconnaît à des signes certains :
 Ils sont lâches et-faux, cruels et libertins. 260
 Un homme, lui, Gessler ? Est-ce qu'il est un homme ;
 Ayant l'instinct pervers de placer une pomme
 Sur la tête d'un fils, et puis, qui forcerait
 Le père de l'enfant à l'enlever d'un trait ?
 Ah ! Tu me fais attendre. Eh bien, tant mieux, vampire. 265
 Je n'ai pas encor dit tout ce que je veux dire,
 Et puisque Dieu m'a mis ici de faction,
 J'allégerai mon coeur de son affliction.
 Je dirai tout. - Va donc, cherche de fente en fente ;
 Cours, des sapins aux rocs, poussant ta meule ardente. 270
 Le récit sera long, mais quand je me tairai,
 Ce sera le signal, Gessler, je te tuerai.
 Oui, les tyrans sont faits de rage et de folie.
 L'orgueil s'y mêle-t-il, la mesure est remplie.
 Avec mon fils Walter, dans Altorf, ce matin, 275
 Je passais, quand je fus surpris, dans mon chemin,
 Par une foule immense et de tous lieux venue,
 Des soldais de Gessler escortant la cohue.
 Le bourreau de la ville, assisté du bailli,
 Précédait le cortège et j'en ai tressailli : 280
 J'ai cru qu'il s'agissait d'un nouveau sacrifice.
 Même, il me semblait voir l'instrument du supplice.
 J'allais fuir, consterné, quand j'entendis ceci :
 « Gens d'Uri, gens d'Altorf, la toque que voici,
 Au bout de cette perche où je viens de la mettre, 285
 Est celle du seigneur Gessler, noire bon maître,
 Emblème précieux de la fidélité
 Que le canton d'Uri doit à l'autorité.
 Quiconque passera devra lui rendre hommage,
 Sous les peines du fouet, des fers et du pillage, » 290

L'ai-je bien entendu ? Quoi, la toque, un chiffon !
 Un lambeau de velours sur le bout d'un bâton !
 Abjection d'un peuple, offense, ignominie !
 Démence d'un tyran, insolence, ironie !
 Et le peuple passait : vieillards, femmes, enfants, 295
 Puis les hommes, et tous courbaient leurs fronts tremblants.
 Des hommes, descendus des femmes héroïques
 Qui bravèrent César avec leurs fiers cantiques ;
 Des Suisses, que Dieu lit dans les généreux flancs
 Des Rhétiens, redoutés des Romains et des Francs ! 300
 Lièvres nés de lions.
 Quel peuple que le nôtre !
 Mon arc dans une main, prenant mon fils de l'autre,
 Je vais droit à la perche et passe. Deux soldats
 M'arrêtent ; d'un revers de main je les abats. 305
 L'officier stupéfait ; Sarnem, crie à la garde !
 Le peuple qui fuyait se ravise, il regarde,
 Il fait cercle, il s'arrête, il attend. Le bourreau
 Est avec le bailli debout près du poteau.
 Tous deux sont interdits, muets, cloués sur place ; 310
 Ils semblent implorer de loin la populace.
 Celle-ci se rapproche et murmure. Parmi
 Ceux qui sont le plus près, j'aperçois un ami,
 Walther Furst. — Au Grütli, c'est lui qui lut le pacte.
 D'un signe, il m'a compris. Vers la foule compacte, 315
 Tournant son bon regard tout plein de loyauté,
 11 commande le calme à ce peuple irrité.
 Le peuple, avec respect, se retire à son geste,
 Et s'en va, maudissant les soldats qu'il déteste,
 Dont il entend au loin accourir un troupeau. 320
 Moi, s'en m'inquiéter, j'arrache le poteau,
 L'élève vers le peuple et puis je le secoue
 Jusqu'à ce que la toque ait roulé dans la boue.
 Un long cri retentit : À bas Gessler ! J'ai fait,

Ardemment, dans mon coeur, chorus à ce souhait ; 325
 Mais ceux qui le formaient ne savaient pas, sans doute,
 Que Gessler, dès ce soir, passerait sur ma route,
 Et que la même main qui loucha le poteau
 Coucherait l'oppresseur de la Suisse au tombeau,
 Sarnem et ses soldats vinrent... faire justice. 330
 Reptiles achetés pour effrayer la Suisse,
 Ils viennent en tournant, rampant, sournois, honteux.
 J'ai combattu des loups doublement plus nombreux ;
 J'aurais pu me défendre et prolonger la lutte ;
 Je ne l'ai pas voulu. Que mon sort s'exécute ! 335
 J'ai présenté mes bras à leurs liens de fer,
 Et je les ai suivis dans l'antre de Gessler.
 Tell, m'a dit le tyran, d'où viens-tu ? »
 - « Des montagnes.
 Veux-tu que je t'en parle, ainsi que des campagnes ? » 340
 Il a blêmi ; mais moi, j'ai poursuivi ;
 « Tyran,
 Nos montagnes n'ont plus frayeur de l'ouragan. »
 Les vents tempétueux leur parlent de tes crimes;
 L'écho de tes forfaits atteint jusqu'à leurs cimes ; 345
 Et les rocs et les monts, s'ils avaient une voix,
 Remercieraient le Ciel d'échapper à tes lois.
 Quant aux plaines... »
 - « Tais-toi ! Que l'on double ses chaînes. »
 On a doublé mes fers. Moi, toujours : 350
 - « Quant aux plaines,
 Elles ont oublié que dans leur sein fécond
 Dieu mit la grappe pourpre auprès de l'épi blond :
 On néglige partout la moisson, la vendange ;
 On n'a qu'un seul désir. » 355
 - Lequel ? »
 - « Que Dieu nous venge,
 Et fasse enfin tomber sur ton front criminel,

Pour nos droits dérobés, la justice du Ciel. »
 Gessler, dissimulant sa rage contenue : 360
 - « Tu parles à ravir, Wilhem-Tell, continue. »
 Or, j'ai continué gravement :
 - « Sans pudeur,
 Tu t'es fait des Habsbourg l'assassin, le voleur.
 Tu prends la femme aux uns et la maison aux autres 365
 Dans le sang et le vin tout à tour tu te vautres
 Et, comme échange infâme à notre liberté,
 Tu sèmes, en tous lieux, ton immortalité.
 Mais la mesure est comble et la victime est lasse.
 Vainement tu voudrais imposer par l'audace. 370
 Ce peuple presque éteint retrouve un vieux reflet,
 Et, tantôt, sur la place il criait ton arrêt.
 La main du roi des rois a mis dans sa balance
 Tes crimes d'un côté, de l'autre, la vengeance.
 On forme contre toi des conspirations. 375
 Sur nos lacs, à l'abri des l'oeil des espions ;
 Dans les trous désertés par les ours des montagnes.
 Des hommes, chaque nuit, parcourent les campagnes,
 Et vont, dans le silence et dans l'obscurité ;
 Préparer le réveil de notre liberté. 380
 Vieillards, femmes, enfants, tous sont de la partie.
 La Suisse a secoué sa mortelle apathie.
 N'es-tu pas entendu crier : Mort au tyran !
 L'heure a sonné. Requin, retourne à l'océan ;
 Loup, reviens à ton bois ; tigre, entre en ta caverne. 385
 Laisse nous vivre en paix ; ton nom seul nous consterne.
 Va-t'en ! Nous sommes nés libres et forts. Va-t'en !
 Tout un peuple te chasse et le démon t'attend.
 Gessler, j'ai dit. Tu peux m'immoler. Que m'importe !
 La justice divine est debout à ta porte. » 390
 L'ogre allait se montrer ; sa poitrine haletait.
 On eût dit qu'il mâchait une proie ; il parlait :

« - Cet homme est éloquent, Sarnem, je le répète.
 On ferait grand dommage à lui prendre sa tête ;
 Qu'il la garde. Mais, dis, mon brave Sarnem, dis : 395
 Cet enfant rose et blond, serait-ce pas son fils ? »
 Mon fils ! Walther ! Mon fils ! Grand Dieu ! Qu'en veut-il faire ?
 « - Sarnem, je m'en doutais, à son air débonnaire.
 Tell, tu dois bien aimer cet enfant. »
 - « Dieu puissant, 400
 « Se peut-il qu'un chrétien n'aime pas son enfant ! »
 Le tigre, en m'écoutant, ne peut cacher sa joie,
 Et tourne sur Walther son oeil rond qui flamboie.
 « Si j'aime mon enfant, Gessler, je n'ai que lui,
 Et sa mère, après moi trouvera son appui. 405
 Si j'aime mon Walther ! Seigneur, j'ai pour demeure,
 Près d'Altorf, un vieux chaume où ma femme nous pleure,
 Où mes anciens sont morts. Leurs tombes sont auprès,
 Sous des saules-pleureurs mêlés à des cyprès.
 C'est mon trésor ; les morts, l'enfant, le chaume, Hedwige. 410
 Or, que Dieu courroucé, de veuvage m'afflige ;
 Qu'on arrache mes morts au repos éternel ;
 Sur leurs os dispersés, que l'en sème du sel ;
 Que l'on brûle mon chaume et qu'on prenne mon âme ;
 Mais toucher à mon fils ! Ah ! quel qu'il soit l'infâme 415
 Qui prendrait à Walther un cheveu, roi, bourreau,
 Je le tuerais ainsi qu'un loup tue un agneau ! »
 Plus pâle qu'un cadavre, alors, Gessler se lève ;
 Il rit d'un air farouche, et moi, comme en un rêve,
 Je vois qu'on prend l'enfant, qu'un soldat le conduit 420
 À cent pas, où Gessler, toujours riant, le suit.
 À cent pas, c'est Gessler qui les compte lui-même
 Avec soin, lentement, du premier au centième.
 Et, quand il a fini, se retournant vers moi :
 — « Je veux vérifier ce que l'on dit de toi. 425
 « Dans les quatre cantons, Wilhem-Tell, on m'assure

Qu'il n'est pas un archer dont la main soit plus sûre
 Pour diriger un trait vers un but désigné.
 À cent pas, ce n'est point un but trop éloigné
 Pour un tireur qu'ainsi tout un peuple renomme, 430
 On va placer ton fils ; sur sa tête, une pomme ;
 Et d'un trait, mais d'un seul, Tell, lu l'enlèveras,
 Ou sinon, à l'instant, avec lui, lu mourras. »
 Une pomme ? Walther ? Est-ce une voix humaine,
 Cette voix que j'entends ? Je sens que l'on m'entraîne, 435
 Où suis-je ? Ma raison, l'ai-je encore ? Je ne sais.
 Le peuple, les soldats pressent leurs rangs épais.
 Je vois Gessler, sur moi, darder ses yeux avides.
 Les miens sont pleins de sang et mes veines sont vides.
 Malgré mes triples fers, si lourds, que leur fardeau 440
 Jusqu'aux pieds du boucher courberait un taureau,
 Jo bondis sur Gessler... On m'entoure. Misère !
 Ils sont mille contre un ; mille hommes contre un père
 À qui l'on prend son fils, à la face du Ciel,
 Et Dieu laisse accomplir cet infernal duel. 445
 — « Qu'on attache l'enfant, » dit Gessler impassible,
 Un cri sort de mon sein, immense, ardent, terrible :
 « Arrêtez ! » — Et Gessler, par Sarnem abrité,
 Fait un signe et m'écoute avec avidité,
 — « Gessler, ce n'est pas Dieu qui t'a fait, c'est le diable. 450
 Ce forfait met le comble à ta vie exécration.
 Tu me vois à tes pieds, abattu, terrassé.
 Que sur ton front maudit tombe le sang versé.
 Je suis prêt. Rendez-moi mon arc... »
 « Fais-moi la grâce 455
 De voir au moins mon fils ; permets que je l'embrasse.
 Le veux-tu ? »
 - « Soit ! Surtout, Ne sois pas trop longtemps. »
 L'on m'amène Walther ; je le vois, je l'entends.
 Il est brave, il sourit. Moi, je pense à sa mère 460

Qui pleure sur nous deux, seule, dans la chaumière.
Mon coeur se rassénère en regardant mon fils.
Je m'enivre à le voir, et j'oublie où je suis.
Du peuple, des soldats la foule est interdite.
Tout coeur helvétien avec le mien palpite. 465
Gessler s'impatiente et Sarnem, en tremblant,
S'approche :
- « Wilhem-Tell, on réclame l'enfant. »
- « Encore une minute, encore une seconde,
Sarnem ; je veux bénir sa belle tête blonde. 470
Es-tu père, Sarnem ? Alors, tu me comprends.
Je veux prier le Ciel et puis je vous le rends.
Je veux avec mon fils confondre ma prière ;
Tu le permets, Sarnem. Si c'était la dernière ! »
Sarnem ne répond pas. Il regarde Walther ; 475
Il pleure.... Dieu puissant ! Sarnem pleure. Gessler
Hurle que c'est assez attendre. On me déchaîne.
Walther, tournant vers moi sa figure sereine,
Me rend tout mon courage en un dernier baiser,
Et, les mains sur le coeur, au but va se poser. 480
J'ai visé, j'ai tiré, j'ai vu tomber la pomme ;
Mais le père a trahi le courage de l'homme.
Quand j'ai revu Wallher vivant, épanoui,
Je suis tombé par terre, inerte, évanoui ;
Je n'ai rien entendu, rien vu. La foule, en masse, 485
Bousculant les soldats, court vers moi ; l'on m'enlace ;
On me porte en triomphe en face de Gessler,
Qui, nous enveloppant d'un long sourire amer,
M'a dit: - « Tell, j'ai promis de t'accorder la vie,
Vous l'aurez tous les deux. Mais, quelle étrange envie 490
T'a donc pris de choisir deux traits pour un ? Dis-moi,
À quoi bon le second ? »
- « Tyran, c'était pour toi ! »
Je n'ai jamais menti. Je tiendrai ma promesse,

Pourvu que le Seigneur seconde mon adresse. 495
 Le second trait, je l'ai, le voici. Viens, Gessler,
 La pointe est barbelée et la hampe est de fer,
 Ma main ne fut jamais plus tranquille et plus sûre ;
 Viens !
 C'est lui ! C'est Gessler ; j'entends sa voix impure. 500
 À moi, mon arc ! - Ensemble ils montent par ici.
 Sublimes compagnons, descendez du Grütli ;
 Venez ! C'est l'heure sainte aux victimes promise.
 Le pacte fraternel, enfin, se réalise.
 Le tyran va mourir. Furst, Stauffacher, Melchlald, 505
 Je vous vois dans mon ombre. Uri, Schwilz, Unterwald,
 Ralliez vos drapeaux, courez à la victoire.
 Peuple régénéré, chante le jour de gloire.
 Pour que la liberté soit pure en vos hameaux,
 Amis, le vautour mort, dispersez les corbeaux. 510
 Sus ! Aux fils de l'Autriche, enfants de l'Helvétie ;
 Brisez le joug sanglant de l'aristocratie ;
 Entonnez le vieux ranz par les aïeux chanté.
 Frères, Gessler est mort. Vive la liberté !